

LE TROISIÈME ANNIVERSAIRE DE LA VICTOIRE DE LA MARNE  
Le général Pershing remettant un Livre d'Or au maréchal Joffre

Fop 47



Général Porro.



Un château bombardé au nord de Gorizia.



Généralissime Cadorna.



Un avion autrichien abattu près du Monte-Santo.



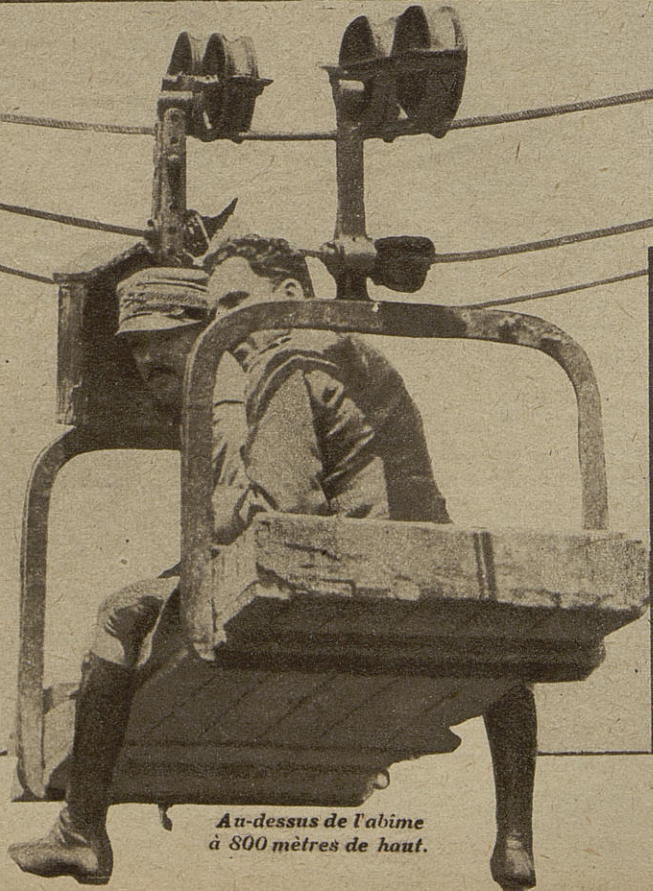
Un poste avancé italien devant l'Hermada.

### LE DRAPEAU DE SAVOIE

Comme Verdun, Gorizia respire à pleins poumons, maintenant que le drapeau italien flotte au sommet du Monte-Santo. La lutte continue très dure sur le Carso, mais les Autrichiens ont désormais le soleil et la poussière dans les yeux. A l'heure où nous imprimons, le butin fait par l'armée du général Cadorna dépasse 24000 prisonniers, 75 canons et un matériel considérable. Les troupes italiennes poursuivent l'ennemi et

### SUR LE MONTE-SANTO

le général Boerevic a dû appeler à son aide le maréchal Conrad von Hoetzendorff. Mais celui-ci pourra-t-il arrêter la déroute autrichienne, pleine de promesses, que les communiqués italiens laissent espérer? « Les plus grandes difficultés qui s'opposaient à la guerre de manœuvre, disent-ils, viennent d'être vaincues. Ce résultat, qui représente à lui seul un succès remarquable, pourrait devenir le prélude immédiat d'une action plus vaste destinée à prendre un développement inattendu. »



Au-dessus de l'abîme à 800 mètres de haut.

# LA VÉRITÉ SUR LE MEURTRE DE RASPOUTINE

On se plaint parfois de l'imagination déréglée des feuilletonistes qui se font un plaisir, dirait-on, d'accumuler dans l'histoire qu'ils inventent les épisodes les plus tragiques pour le plaisir du lecteur. La vie est plus simple, dit-on. Voici pourtant, relaté par un de nos distingués confrères, Charles Omessa, collaborateur au "Figaro", et qui puise sa documentation aux sources les plus authentiques, le récit véridique de la mort du fameux Raspoutine. On y verra que les événements dépassent ici et de beaucoup ce que, sur ce sujet, pouvaient imaginer les romanciers les plus fertiles.

Il n'est sans doute pas trop tard pour en parler encore. Personne n'ignore plus que Raspoutine ait été tué mais aucun journal, même en Russie, n'a publié la relation exacte et complète des circonstances dans lesquelles le châtimement s'est accompli.

Le récit qui va suivre, je l'ai écrit presque sous la dictée d'un des personnages qui participèrent à la tragédie. J'ai toute raison de croire à l'authenticité absolue des détails qu'il m'a fournis et qui me paraissent constituer le symbole le plus significatif d'une civilisation et d'une mentalité si différentes de la nôtre.

\*\*\*

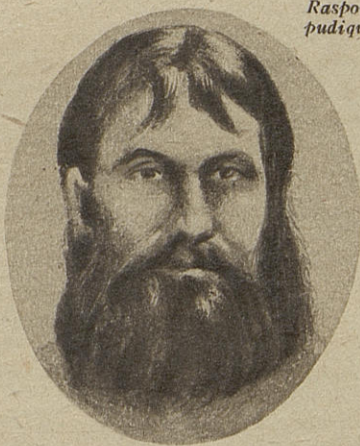
Cela se passe le vendredi 15 décembre (style russe) 1916, vers dix heures du soir, dans le joli petit hôtel du prince Youssouf. Cinq hommes et une femme sont réunis dans le salon du premier étage. Il y a là le maître de la maison, prince Youssouf, le grand-duc Dimitri Pavlovitch, le député d'extrême droite Pourichkévitch, le frère du chevalier-garde S... et la célèbre danseuse C..., maîtresse de l'un de ces personnages, arrivée le matin même de Moscou.

— Crois-tu qu'il viendra? demande le grand-duc Dimitri au prince Youssouf.

— J'en suis à peu près certain. J'ai promis à l'infâme de lui faire passer une nuit d'orgie incomparable; il n'est pas homme à résister à cela.

— Tant mieux! s'exclame le député Pourichkévitch. Pour l'honneur de notre Tsar et pour l'avenir de notre sainte Russie, il faut que ce misérable disparaisse. Si nous n'y mettions bon ordre, il nous jeterait bientôt dans les bras de l'Allemagne ou nous ferait tous exiler; l'Impératrice ne voit que par ses yeux, et le petit père Tsar a si peu de volonté. » L'hôtel du prince Youssouf, entouré d'un grand jardin, s'étend de la Moskaïa à l'Offitzerskaïa. C'est dans la Moskaïa que donne l'entrée principale, mais il y a, sur l'Offitzerskaïa, un portail de sortie, plus particulièrement réservé aux visites secrètes et aux domestiques,

Le prince Youssouf, cousin du tsar Nicolas, qui débarrassa la Russie de Raspoutine.



Raspoutine, le moine impudique dont nous contons le meurtre.

Boris Savinkoff, ministre de la Guerre russe, qui faillit faire assassiner le prince Youssouf.



à côté d'un petit pavillon où la famille Youssouf fait vendre le vin célèbre de ses grands vignobles de Crimée.

C'est par ce dernier chemin que Raspoutine doit arriver. Il a insisté en effet pour qu'on le surveille, en butte à toutes les critiques, héros des histoires les plus scandaleuses, et il ne veut pas prêter une fois de plus le flanc à la malignité de ses ennemis.

\*\*\*

Onze heures du soir. Raspoutine est en retard. Les conjurés s'inquiètent. Dans le salon où ils se trouvent, l'obscurité est complète. Il ne faut pas, en effet, que le moine ait le moindre soupçon. S'il apercevait de la lumière à travers les rideaux des grandes fenêtres du premier, il se refuserait certainement à pénétrer dans l'hôtel, car c'est Youssouf seul — et une dame qui ne doit arriver qu'à minuit — que Raspoutine doit venir voir dans le plus profond mystère.

Onze heures vingt! Devant la porte de l'Offitzerskaïa, une automobile s'est arrêtée. Un homme en descend, vêtu d'une grande pelisse de renard bleu. Il sonne. Précipitamment, le prince Youssouf descend ouvrir, car tout le domestique a reçu congé ce soir.

— Entre et n'aie pas peur. Nous sommes seuls...

Dans le vestibule de l'hôtel, Raspoutine quitte ses galoches. (Il faut noter que nous sommes en plein mois de décembre et qu'une neige épaisse couvre le sol.)

— Où me conduis-tu? demande-t-il à son hôte.

— Nous irons dans la salle à manger. C'est encore là où nous aurons le plus de chance d'être tranquilles, répond le prince Youssouf. Et puis, j'ai fait préparer quelques bonnes bouteilles de chez nous qui nous aideront à attendre la princesse.

Pour accéder à la salle à manger qui se trouve au rez-de-chaussée, il faut descendre trois marches. Sur la table, deux bouteilles de vin rouge. L'une, décantée, renferme une dose de cyanure de potassium; la même aimable composition est entrée dans la confection des gâteaux secs, dorés et appétissants, que contient un plat d'argent. Le poison semble infallible; il a été essayé, en effet, il y a deux heures à peine, sur le magnifique chien-loup de Pourichkévitch; la pauvre bête est tombée foudroyée et son cadavre est encore dans le jardin, au pied d'un arbre.

— Veux-tu boire, beau moine? invite le prince Youssouf dans un sourire, en tendant la bouteille décantée.

Raspoutine a une courte hésitation, puis, négligemment:

— Non merci, répondit-il, je n'ai vraiment pas soif...

Les deux hommes se mettent à parler spiritisme, car c'est la marotte de Raspoutine que de se faire passer pour un homme surnaturel qui entretient avec les esprits commerce quotidien.

Cependant, à force de converser, c'est Youssouf qui commence à avoir soif. Il se saisit de l'une des bouteilles, l'inoffensive s'entend, se verse une rasade et, d'un trait, vide son verre.

— Donne-m'en tout de même un peu! dit alors Raspoutine.

La conversation reprend. Lemoine, qui a pris goût au vin, ne tarde pas à finir la bouteille. Entre temps, distraitemment, il a goûté aux gâteaux secs et, les trouvant sans doute excellents, fait largement honneur à la pâtisserie Youssouf. Mais il faut boire, avec les

gâteaux secs. Dans le feu de l'entretien, Raspoutine oublie toute prudence et c'est lui-même qui, d'un geste décidé, prend la bouteille empoisonnée et se sert.

En face de lui, son hôte, pâle, haletant, le regarde. Pour celui qui a accumulé tant d'infamies, tant de crimes, l'heure de l'expiation a-t-elle enfin sonné?... Mais non! Raspoutine continue à manger sans que le cyanure paraisse l'incommoder le moins du monde! Alors, Youssouf est pris d'une violente terreur. Le mysticisme qui sommeille dans toute âme slave prend corps peu à peu. N'est-il pas vraiment surnaturel, celui qui peut impunément absorber le plus redoutable des poisons? Est-ce que Dieu, vraiment, le protégerait? Et, sur un prétexte quelconque, le prince laisse son hôte un instant et, quatre à quatre, monte l'escalier qui conduit au salon.

— Il ne veut pas mourir! chuchote-t-il, angoissé.

— Tu plaisantes, raille un des conjurés. Prends ce revolver et sache t'en servir; tu verras si Raspoutine se moque du plomb aussi impunément que du cyanure!

Youssouf a repris courage. Il saisit le revolver de la main gauche, le dissimule derrière son dos, redescend, ouvre de la main droite la porte de la salle à manger et aperçoit le moine qui, très agité, le visage couvert de transpiration, va et vient dans la pièce en poussant des grognements sinistres et



«Veux-tu boire, beau moine?» invite le prince Youssouf dans un sourire, en tendant la bouteille empoisonnée.

en émettant des hoquets formidables.

— Qu'as-tu donc?

— Je me sens très mal, répond Raspoutine, le sourcil froncé. Ton vin est agréable à boire, mais il punit ma gourmandise.

la main gauche dans la main droite, puis, sans attirer l'attention de Raspoutine, dirige l'arme en plein contre le cœur du « corrompu ».

Il tire deux fois. Raspoutine s'abat comme une masse. L'empoisonneur le tâte, constate qu'il ne porte sur lui aucune arme et court retrouver ses amis.

— Cette fois, il est bien mort!

On le félicite, on se félicite. Le grand-duc Dimitri offre d'aller chez lui — il habite tout près de là — chercher son automobile. Elle emportera le cadavre vers la Neva, où les conjurés sont convenus de le précipiter.

\*\*\*

Dimitri est parti. Sur le palier du premier étage, Youssouf, Pourichkévitch, le frère du chevalier-garde S... et la danseuse C... se réjouissent sans remords, fiers de cette libération qui va régénérer la Russie, lorsque brusquement, un pas lourd retentit au rez-de-chaussée.

— On marche en bas! s'écrie Pourichkévitch.

Il se penche sur la rampe. Là, dans le vestibule du rez-de-chaussée, un spectacle horrible s'offre à ses yeux: couvert de sang, d'une pâleur cadavérique, le moine a gravi les trois marches, enfonce péniblement les pieds dans ses galoches, s'agrippe à la porte d'entrée, réussit à l'ouvrir et sort dans le jardin.



Le prince, sans attirer l'attention de Raspoutine, dirige son revolver en plein contre le cœur du « corrompu ».



*Par le vestibule du rez-de-chaussée, un spectacle horrible s'offre aux yeux des assistants. Couvert de sang, d'une pâleur cadavérique, le moine a gravi les marches.*

Pourichkévitch a gardé tout son sang-froid. Tirant son revolver, il se lance à la poursuite de la victime réclacitrante, cependant que Youssoupop décroche à

une panoplie une formidable massue. Raspoutine se hâte, autant que ses forces le lui permettent, vers le portail qui donne sur l'Officerskâia. Des gouttes de sang, sur

la neige du jardin, marquent son passage. Il va atteindre la grille, il l'atteint. A ce moment, trois balles du revolver de Pourichkévitch l'étendent à nouveau sur le

sol, et la massue de Youssoupof lui martèle horriblement le crâne. Le front se tuméfié; un œil a sauté de l'orbite. Cette fois, c'est bien la fin...

\*\*

Mais des policiers — le moins ne les avait-il pas lui-même prévenus et invités à demeurer proches? — ont entendu les derniers coups de feu. Ils se présentent à la grille, exigent qu'on leur ouvre. Ils aperçoivent le cadavre, et reculent, épouvantés, en reconnaissant Raspoutine.

— Cet homme a été tué par moi, leur déclare Pourichkévitch, d'une voix calme. Ce n'est pas un crime que j'ai commis, c'est un châtement que j'ai infligé à un ennemi de la patrie. Voici ma carte, je suis membre de la Douma.

Les policiers se retirent précipitamment, soit qu'ils aient hâte d'aller faire leur rapport à leurs supérieurs, soit que la qualité des meurtriers leur inspire une certaine prudence, soit aussi que les affole l'identité de la victime.

Cinq minutes s'écoulent. Le grand-duc Dimitri Pavlovitch revient. Son automobile est conduite par le Dr Stanislas Stanislawovitch L..., ami personnel de Pourichkévitch, qu'il a trouvé précisément chez lui et qui a accepté avec joie sa place dans la conjuration. Le grand-duc a amené également une des ordonnances, le soldat Ivan F..., qui lui est aveuglément dévoué.

On hisse le cadavre dans la voiture où tout le monde prend place. Il est deux heures du matin. Les passants vont croire à quelque promenade de joyeux noctambules. A toute allure, le chauffeur-médecin se dirige vers le pont Petrowsky. Là, entre la deuxième et la troisième arche, on s'arrête. Le corps de Raspoutine est tiré de la voiture par le Dr Stanislas L... et le soldat Ivan F..., l'un le tenant par les jambes et l'autre par les épaules. D'un effort, les deux hommes soulèvent Raspoutine, l'appuient contre la balustrade, mais, ô surprise, le moine a encore un dernier sursaut de vie et sa main droite, désespérément, s'accroche à l'épaulette du soldat et trouve assez de vigueur pour la lui arracher. Une dernière poussée... Le corps projeté va s'écraser contre un pilier puis, rebondissant, tombe sur un glaçon de la Néva, hésite, se débat encore, bascule, enfin sombre dans les flots.

Justice est faite!

\*\*

Voilà, transcrit aussi fidèlement que possible, le récit que m'a fait l'un des hommes qui ont joué le plus grand rôle dans cette nuit tragique.

Il convient de n'y rien



Les gouttes de sang sur la neige marquent le passage du moine que suit Pourichkévitch.



Dans un dernier sursaut de vie, Raspoutine précipité dans la Néva s'accroche désespérément à l'épaulette d'un de ses meurtriers.

ajouter, car l'aventure dépasse en pathétique tout ce qu'ont jamais imaginé les plus habiles feuilletonistes.

Qu'il me soit permis de faire remarquer que, contrairement à ce qu'on a pu dire dans certains milieux, le meurtre de Raspoutine n'a pas été le fait d'un parti, le premier acte d'une révolution patiemment organisée. Il est né de l'initiative de quelques hauts personnages de la Cour russe qui, sans préoccupation de doctrine et sans ambition personnelle, ont voulu supprimer brutalement celui qui faisait tant de mal à la patrie et provoquait tant de deuils.

Ce sont les coups de revolver tirés par Pourichkévitch qui ont révélé la vérité. S'il n'était pas trouvé quelques policiers pour les entendre, il est probable qu'aujourd'hui encore une partie de l'opinion publique persisterait à penser que le moine s'est réfugié en quelque mystérieux asile et qu'il reparaitra bientôt. Mais je puis affirmer de la manière la plus formelle qu'à côté de tant de surprises que nous réserve chaque jour, d'une générosité vraiment inépuisable la Révolution russe, celle-là ne risque pas de se produire.

\*\*

Donnons maintenant à nos lecteurs une anecdote sur ce prince Youssoupof qui débarrassa la Russie de Raspoutine et déclencha peut-être ainsi la Révolution. C'est Gustave Hervé qui la conte dans un article de la *Victoire* consacré au nouveau ministre de la Guerre russe, le révolutionnaire Boris Savinkof assasiné par le parti terroriste dont ce même Boris Savinkof était l'âme. Mais laissons la parole au directeur de la *Victoire* :

« L'exécution du grand-duc Serge fut plus dramatique. Après deux mois de surveillance, l'équipe de terroristes tenait son homme. Le carrosse du grand-duc approchait du théâtre Kalaïef lève le bras. Et Savinkof, à quelques mètres de là, voit le bras qui retombe. Nul doute. Les policiers qui escortent toujours le grand-duc auront vu le geste. Non. Ils n'ont rien vu. Savinkof rejoint Kalaïef et du regard il l'interroge : « Je n'ai pas pu, le cœur m'a manqué. A côté du monstre, il y avait un petit garçon et une petite fille. Tout est à recommencer. » Ils recommencèrent quelques semaines après : cette fois, il n'y avait pas d'enfant à côté du grand-duc Serge. On ne le manqua pas. Kalaïef fut pendu quelques jours après.

Et Boris Savinkof, à la fin de son récit, conclut :... « Mais puisque vous me demandez des détails, je vais vous en donner un qui va vous prouver que la vertu est toujours récompensée. Ce petit garçon qu'a épargné Kalaïef, ce jeune prince qu'il n'a pas voulu tuer, savez-vous ce qu'il est devenu? Eh bien, c'est le prince de la famille impériale qui, il y a quelques semaines, a, d'un coup de revolver, débarrassé la Russie du fameux Raspoutine! »

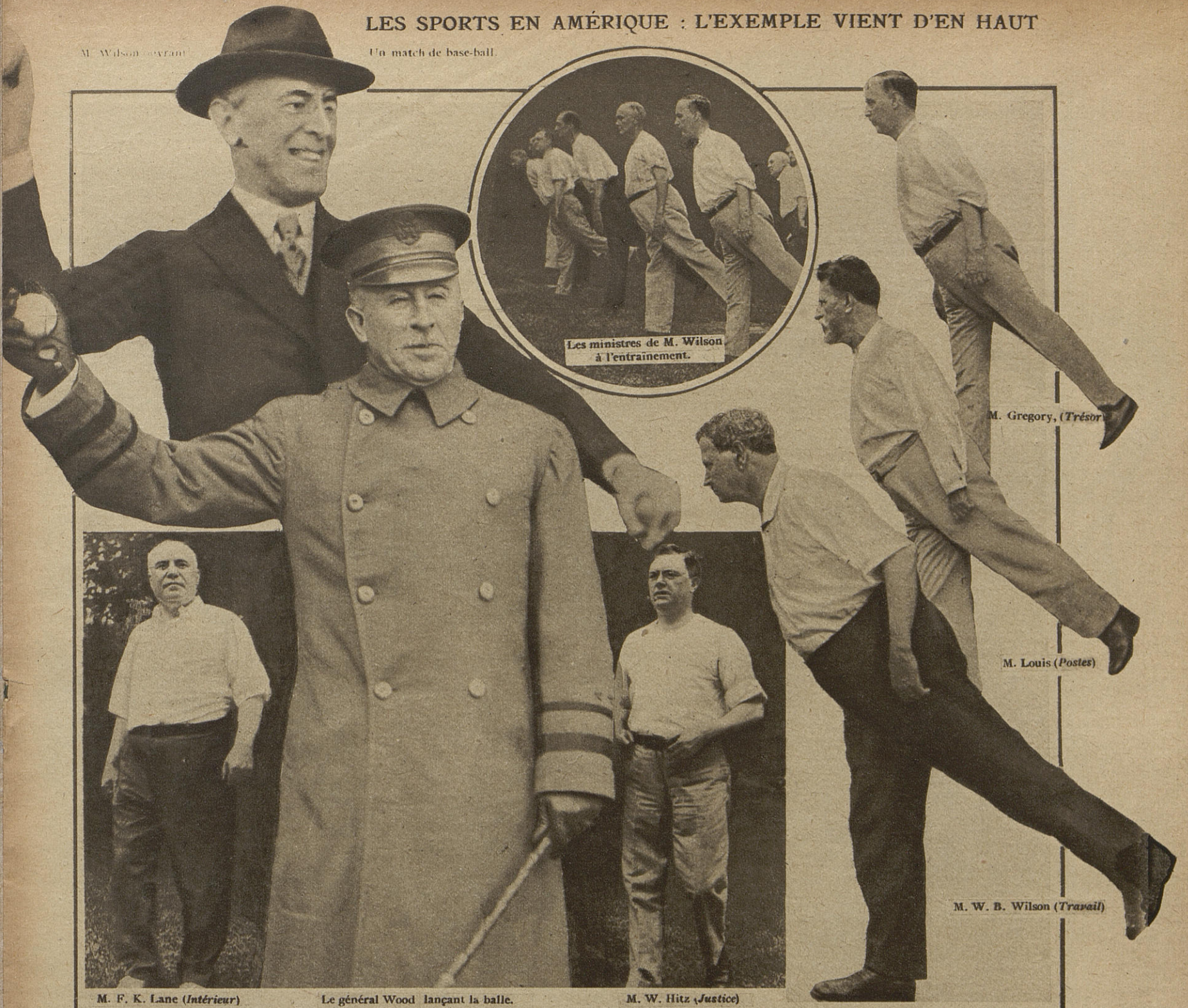
# LES SPORTS EN AMÉRIQUE : L'EXEMPLE VIENT D'EN HAUT

M. Wilson (Travail)

Un match de base-ball.



Les ministres de M. Wilson à l'entraînement.



M. Gregory, (Trésor)

M. Louis (Postes)

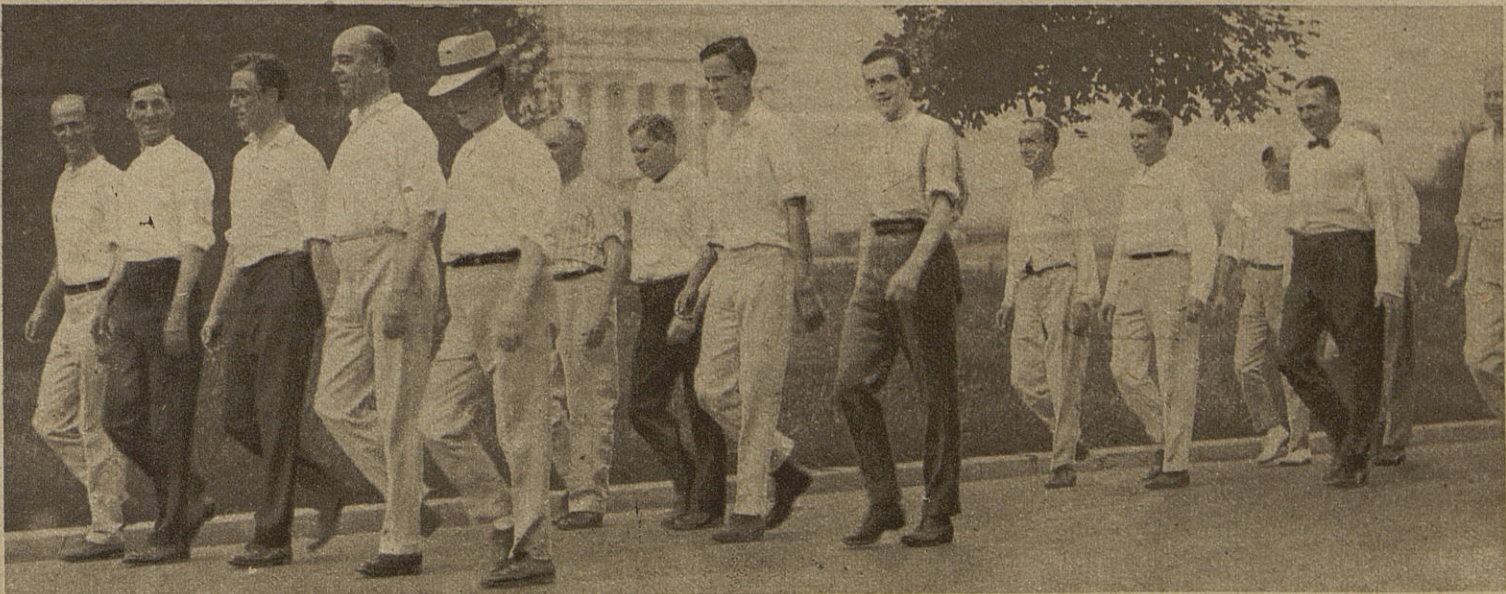
M. W. B. Wilson (Travail)



M. F. K. Lane (Intérieur)

Le général Wood lançant la balle.

M. W. Hitz (Justice)



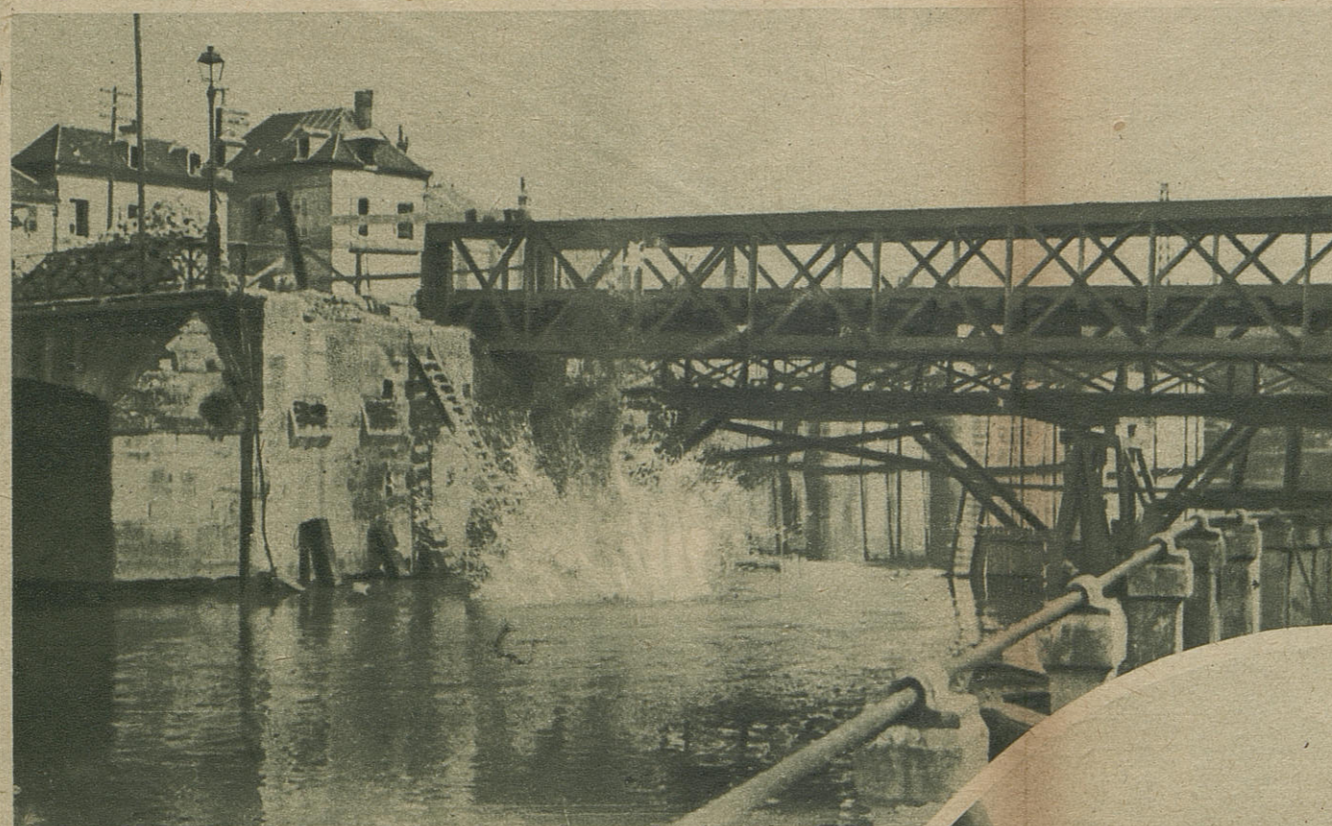
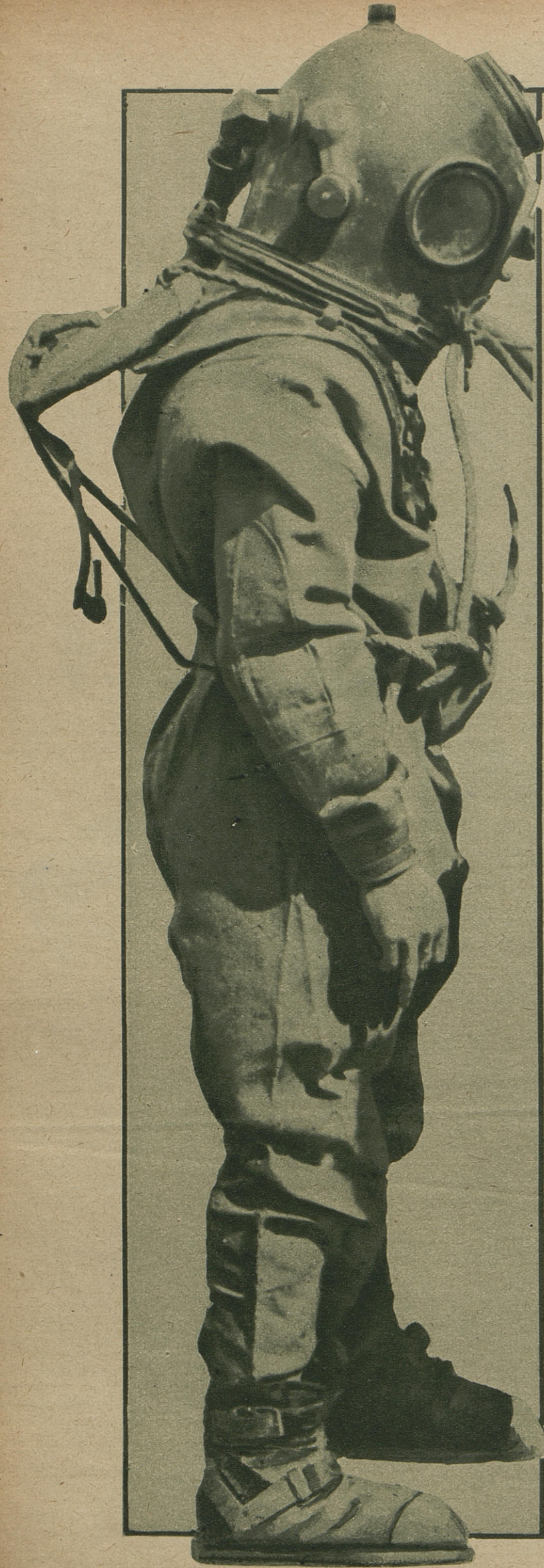
Le cabinet ministériel de M. Wilson allant faire de la gymnastique rythmique.

Rien ne prépare mieux à la guerre que les sports, et l'exemple des Anglais rompus à tous les exercices physiques a démontré qu'une armée non "professionnelle" a pu d'autant plus rapidement devenir invincible que ceux qui la composaient étaient entraînés à tous les exercices du corps. Aussi, aux États-Unis, recommande-t-on à tout citoyen d'être toujours prêt à prendre le

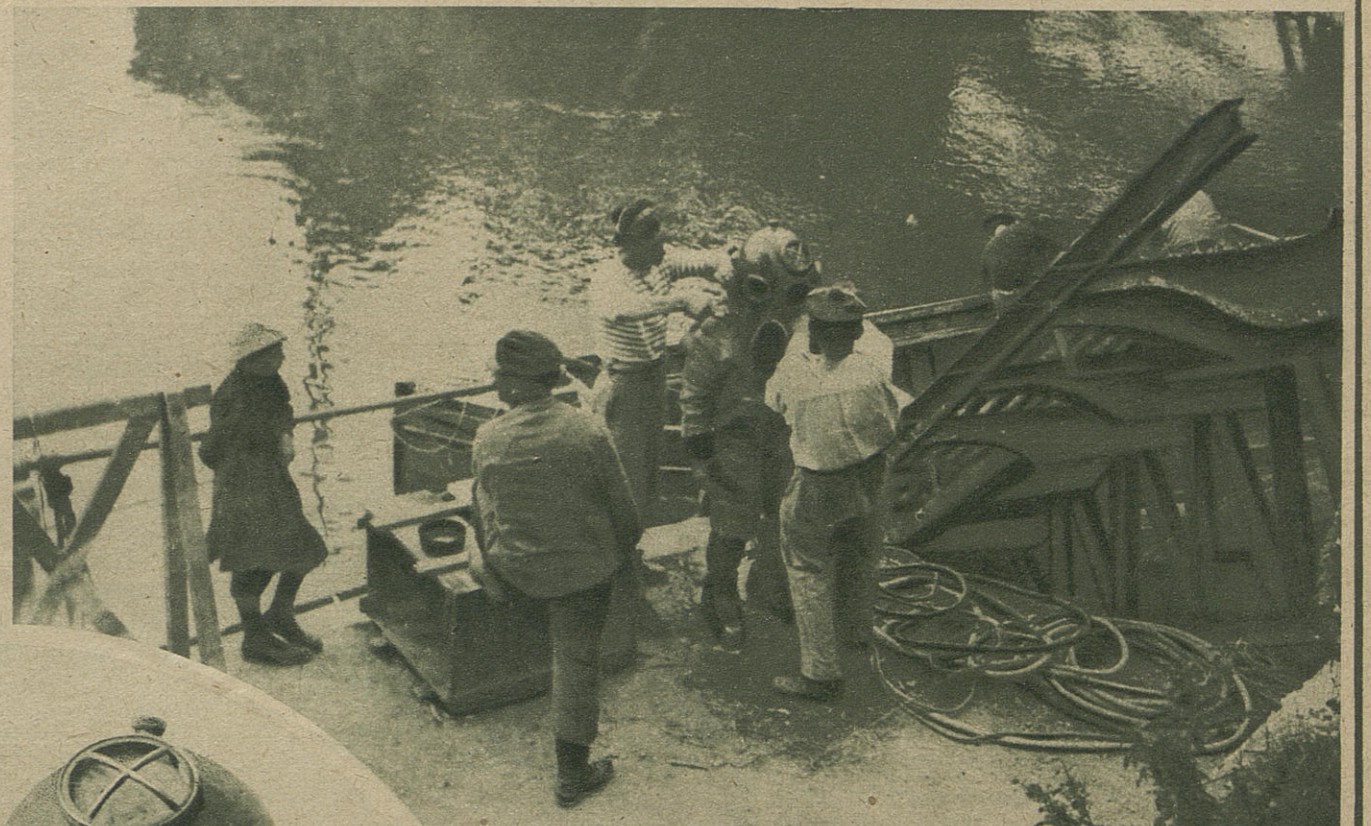
fusil, et pour cela, de ne rien négliger pour conserver à la fois à son corps la souplesse et la résistance. L'exemple, chez nos alliés, vient de haut : le président Wilson est un fervent du golf. Et ses ministres, pour prêcher d'exemple, se rendent tous ensemble dans un parc spécial où ils mettent consciencieusement en pratique tous les préceptes de la gymnastique suédoise.

*J'ai vu.*

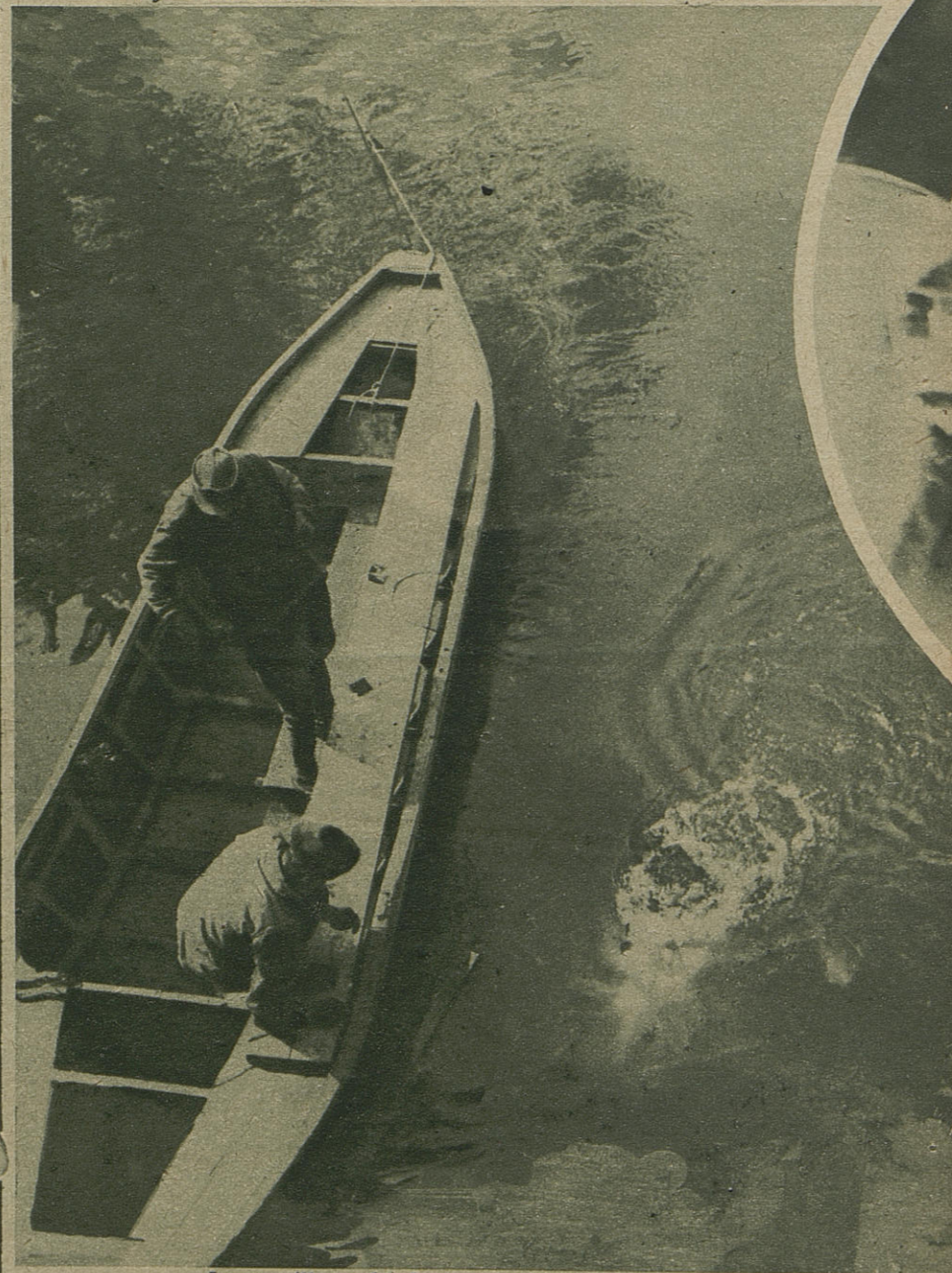
LES ALLEMANDS PARTIS, ON REFAIT LES PONTS QU'ILS AVAIENT DÉTRUITS



*On fait sauter à la mine les décombres obstruant le lit de la rivière.*



*Le scaphandrier va descendre, on lui met les plombs*



*La surveillance du plongeur, pendant le travail au fond.*



*On visse le hublot du scaphandre.*



*Après avoir posé la mine, le scaphandrier remonte.*

La vie reprend peu à peu dans les villes et les villages évacués par l'ennemi lors du repli Hindenburg. En se retirant, les Allemands avaient naturellement fait sauter les ponts. Maintenant que le pays est redevenu français à tout jamais, on commence à reconstruire ce que les Vandales ont anéanti. Les ponts de bateaux lancés par le génie pour le passage des troupes ne sauraient être que provisoires : il faut se hâter d'assurer la sécurité des communications. Les scaphandriers, travailleurs héroïques autant que modestes, réparent les culées des anciens ponts qui malgré tout n'ont pu être complètement démolies, puis on jette des tabliers tout neufs qui arrivent tout construits des chantiers de l'arrière.



LES TUEURS DE FEMMES



Mlle Yolande de Baye.

(Dessin exécuté par le peintre Bourguignon, qui fut témoin de ce lâche attentat.)

Le 18 août, un obus lancé par un avion allemand tombait au milieu de la formation sanitaire de Dagny et tuait Mlle Eugénie Pietrowska, infirmière, ayant fait la campagne du Maroc et celle des Dardanelles. Le même projectile tuait deux autres infirmières, Mmes Vostey et Fische, blessant en outre grièvement Mlle Yolande de Baye, infir-

mière-major, Mlles Hertz, Leclerc, Leduc et Paqué. Profitant du désarroi provoqué par l'incendie qui dévorait l'hôpital en pleine nuit, l'aviateur ennemi s'approcha du sol et mitrailla ceux qui sauvaient les blessés. Si l'on compare les exploits des « as » français à ceux de ces assassins de femmes, tout commentaire est inutile.

UNE ÉVASION EN ALLEMAGNE (Fin<sup>1</sup>)



La nuit, un projecteur illumine les rues du camp.



Sous la surveillance des soldats les enfants internés vont en classe.

Les pièces, parvenues en France... par évasion, elles aussi, permettent de reconstituer l'histoire de nos compatriotes. Signées d'un « justicier », du « commissaire, conseiller de guerre » et du « général major », elles établissent la mutinerie et le « mauvais esprit du camp ».

« A partir de J... 1915, les accusés... avaient agi de concert et pris conseil pour voir comment ils pourraient s'évader du camp de prisonniers de K... et gagner la France. L'occasion leur parut favorable dès ce temps. Partant de la chambre de V... baraque 50 A, près de l'enceinte de planches du camp, un trou fait précédemment par d'autres prisonniers en soulevant deux planches du parquet, et qui n'avait pas été rebouché malgré les ordres de la kommandature du camp, conduisit dans un endroit creux se trouvant sous la baraque... Ils arrivèrent à la résolution de creuser, sous la baraque, un tunnel passant sous l'enceinte du camp et de s'évader loin de là. Mais, pour être plus assurés contre les surprises, ils décidèrent de commencer, la nuit, la construction du tunnel, non pas dans la partie qui se trouvait sous la baraque, mais dans celle située derrière le mur de clôture. Le 6... 1915, ils commencèrent leur tâche, d'abord un trou pouvant leur livrer passage et pouvant se reboucher en tous temps, et qui d'ailleurs était refermé pendant les arrêts de travail. Ils firent alors un puits de 8 m. de profondeur dans la terre et creusèrent un tunnel de 75 m. de long, 0<sup>m</sup>,70 de large, 0<sup>m</sup>,85 de haut. Ce tunnel devait aboutir à l'angle sud-est d'une grange. La terre creusée qu'ils retiraient à l'aide de deux caisses à cartouches montées en traineaux sur une voie de bois installée dans le tunnel, et qu'ils remontaient à l'aide d'un cabestan, était empilée dans l'espace creux au-dessous de la baraque. Les bois de soutènement furent procurés par le camp en vue, croyait-on, d'un théâtre et de hamacs (!). Pour l'éclairage du tunnel, V... fit une installation de lumière électrique directe de 25 m. de long qu'il relia au courant électrique du camp... Pour l'exécution de l'évasion, les douze prisonniers se répartirent en trois groupes dont chacun devait prendre un chemin différent. Dans la nuit du 10 au 11... 1915, l'issue du tunnel fut ouverte. Les accusés quittaient le camp, rampant sur le ventre à travers champs dans la direction de la ligne de chemin de fer.

Suit le récit de leurs arrestations et les condamnations : Le soldat... pour avoir couché dans un champ : 100 marks d'amende ; le brigadier... pour avoir été repris, dissimulé dans des avoines : 150 marks d'amende ; le soldat... pour avoir détruit un paratonnerre (?) : 100 marks d'amende. Condamnés à reboucher leur sape et leur puits ; objets et vêtements usés par les douze prisonniers : 75 marks. Fournitures volées pour l'installation de l'électricité : » 20 marks.

Les pièces du procès ne mentionnent pas de jours de cellule. Faut-il espérer qu'ils furent épargnés aux « accusés » ?

MICHEL, ANNEBAULT.



Un français condamné au poteau alimenté par un gardien.

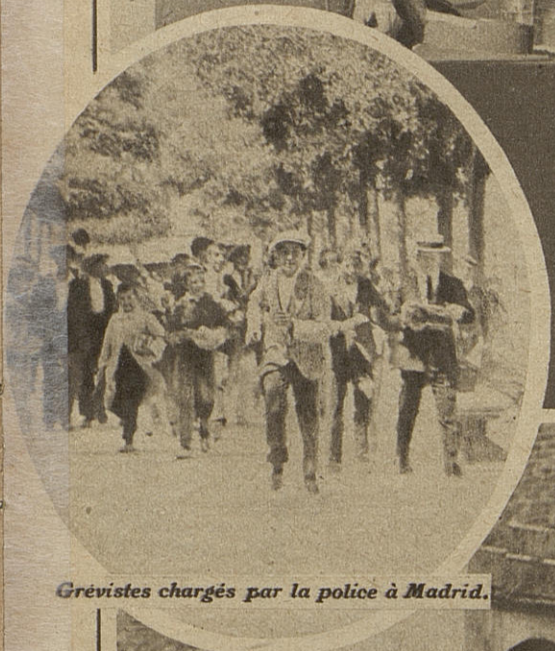
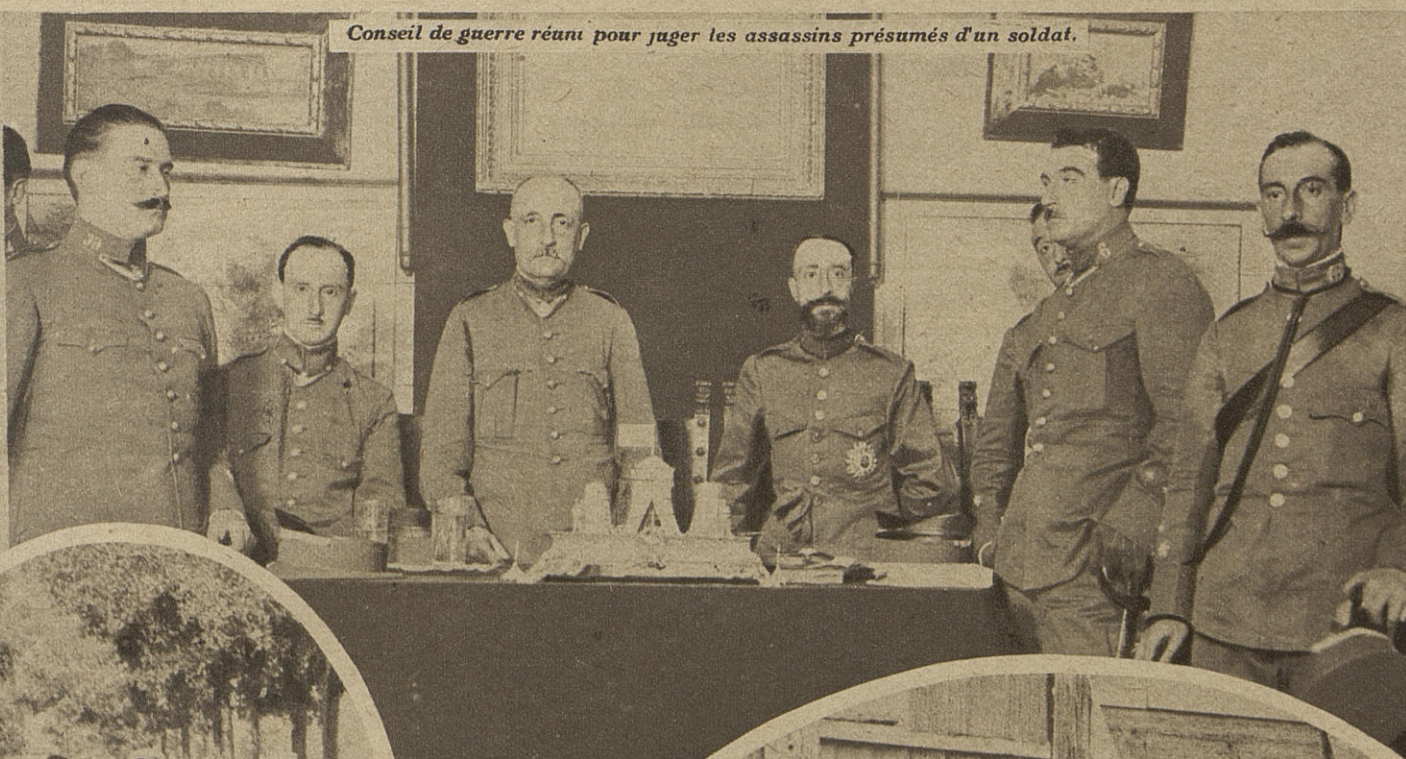


Les internées essayant d'apercevoir leurs pères ou leurs époux.

(1) Le début de cet article est paru dans le numéro 145 de J'ai vu.

LES TROUBLES DU 14 AOUT A MADRID

*Conseil de guerre réuni pour juger les assassins présumés d'un soldat.*



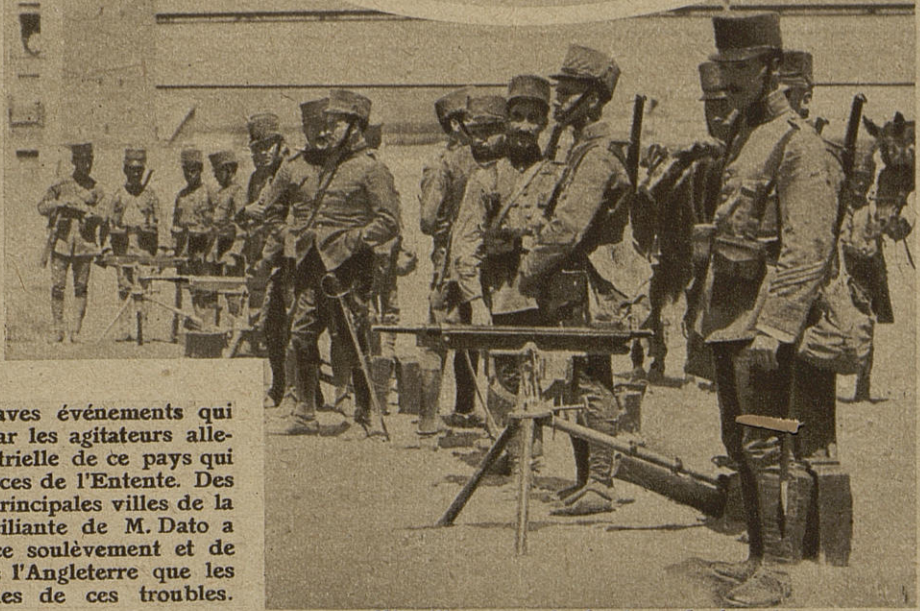
*Grévistes chargés par la police à Madrid.*



*Gardes civiques distribuant du pain.*



*Soldat blessé par les émeutiers de la Prison Modèle.*

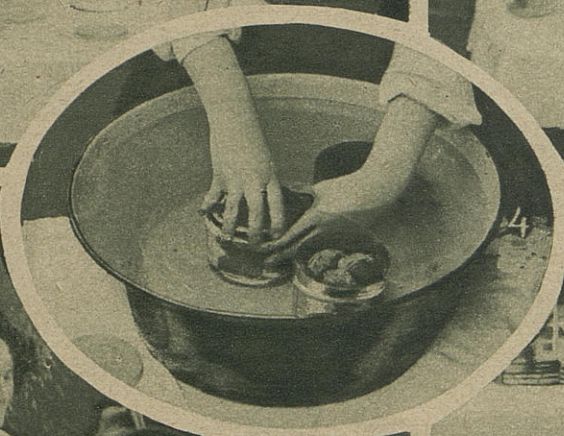
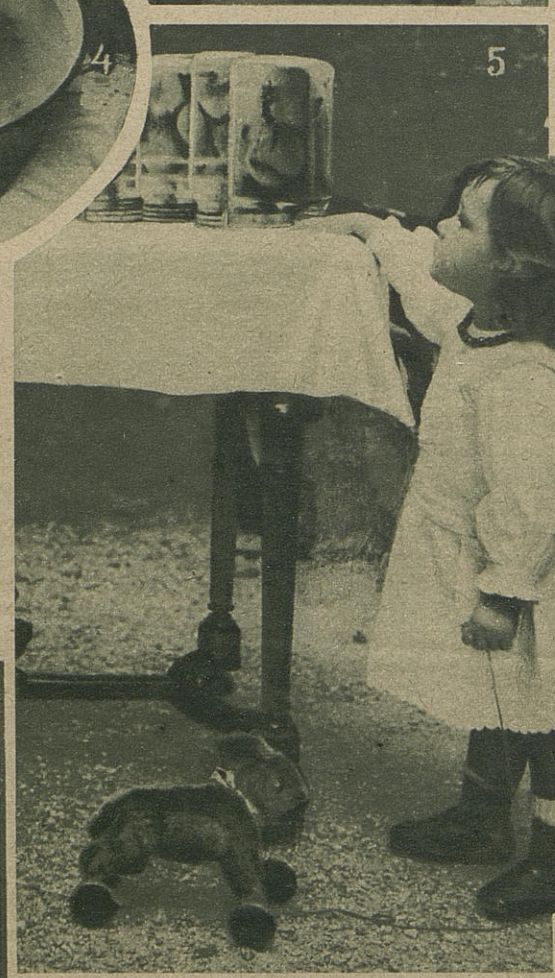


*Mitrailleuses sur les hauteurs de Amanié.*

Les lecteurs de *J'ai Vu* connaissent les graves événements qui viennent de se produire en Espagne, fomentés par les agitateurs allemands et destinés à entraver la production industrielle de ce pays qui est naturellement un des fournisseurs des puissances de l'Entente. Des tentatives de grève générale ont ensanglanté les principales villes de la péninsule. L'attitude à la fois énergique et conciliante de M. Dato a permis au gouvernement espagnol de réprimer ce soulèvement et de rendre hommage au loyalisme de la France et de l'Angleterre que les agents germaniques voulaient rendre responsables de ces troubles.

*J'ai vu.*

LA RECETTE DE LA " CONFITURE MINISTÉRIELLE "



Tout comme Brillat-Savarin, Prosper Montagné et Tante Marie, M. Viollette donne des recettes culinaires. S'inspirant d'une méthode préconisée par la Société d'histoire naturelle de Victoria (Canada), le ministre du Ravitaillement indique que, pour conserver les fruits, il faut les placer dans des bocaux se fermant hermétiquement (fig. 1). Puis, mettant ces bocaux debout et débouchés dans un

réceptacle plein d'eau (fig. 2), il s'agit de les fermer sous l'eau (fig. 3), de façon que les bulles d'air soient complètement évacuées. Il faut alors essuyer les bocaux et les laisser ainsi renversés 24 heures (fig. 4). M. Viollette affirme qu'on obtient d'excellentes conserves; mais M. Steeg, parlant au nom de l'Université, déclare que cette recette est bonne pour obtenir aisément « les bactéries et saprophytes, qui sont les agents de putrefaction ». Qui a raison ?



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.



**BAIN DE PIEDS JAPONAIS**  
*Rougeurs, Irritation, Sueur, Mauvaise odeur*  
 30c  
 Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

**FORCES INCONNUES**  
 Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 66. GRATIS.

*Paraîtra le 10 Septembre*  
**L'ENIGME DE CHARLEROI**  
 par Gabriel HANOTAUX  
 de l'Académie Française, ancien Ministre des Affaires Étrangères.  
 Un vol. in-18... .. 1 fr. 50  
 L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.

A PETROGRAD : LES FUNERAILLES DES COSAQUES MORTS POUR LA RÉVOLUTION



MM. Godneo, Kerensky, Névrassof, Tchernoff, Rodzianko, Tseretelli, Tereschenko.

Le cortège funèbre et les ministres dans les rues de la ville.

Lors des dernières mutineries, les Cosaques intervinrent et ce fut grâce à leur dévouement que le gouvernement provisoire put mettre à la raison les rebelles qui ne voyaient le salut que dans l'asservissement de leur patrie à l'Allemagne. Tous les membres du gouvernement provisoire, un grand nombre de députés de la Douma, accompagnèrent jusqu'au cimetière ces modestes serviteurs de la Liberté tombés sous les coups de leurs frères. Mais le sacrifice de ces fidèles soldats n'aura pas été inutile et, à l'appel de Kerensky, la Russie se galvanise et résiste.

# Globéol

donne de la force

Neurasthénie  
Tuberculose  
Convalescence  
Anémie

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.



Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.

Reminéralise les tissus.

Etab. Chatelain, 2, Valenciennes, Paris, et ttes pharmac. Le flacon, 1co, 7.20 les 3 1co 20 fr. Brochure explicative sur demande

L'OPINION MÉDICALE:

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants, il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations »

D<sup>r</sup> Comm. Giuseppe BORTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

Docteur BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence).

# FILUDINE

et les affections du foie

FILUDINE est le remède type:

- 1° Des coliques hépatiques et de la lithiase biliaire;
- 2° Des cirrhoses du Foie;
- 3° De la dyspepsie gastro-intestinale;
- 4° Du paludisme, dont elle est le seul et véritable spécifique, associée à la quinine;
- 5° Du diabète.



L'OPINION MÉDICALE:

« Le meilleur moyen de régénérer la cellule hépatique, dont la fonction est si souvent altérée dans le diabète, est l'emploi chez les diabétiques de l'opothérapie hépatosplénique, telle que permet de la réaliser admirablement la Filudine chaque fois que la glande hépatique se montre inférieure à sa tâche. »

D<sup>r</sup> F. AMÉRIC, Ex-chef de clinique à l'Université de Toulouse.

HORS CONCOURS - SAN FRANCISCO, 1915

Nouveau Prométhée, l'hépatique est délivré par la FILUDINE de la maladie qui lui ronge le foie.

« Nous possédons le vrai spécifique du paludisme, de l'insuffisance hépatique, de toutes les altérations dont souffre le foie: cirrhose, diabète, coliques, cancer; nous pouvons terrasser les fièvres intermittentes les plus tenaces. Avec la Filudine a cessé le cauchemar de notre ancienne impuissance dans le traitement des maladies hépatiques. Il faut qu'on le sache aussi bien chez nous qu'outre-mer. Il faut qu'aucun médecin ne puisse désormais l'ignorer. »

D<sup>r</sup> DASSY DE LIGNIERES,

Ancien chef de laboratoire de la Faculté de Médecine de Paris.

Ttes pharm et étab. Chatelain, 2, Valenciennes, Paris. Le flacon, 11 fr.

J'ai vu...

EN MARGE DE LA GUERRE



Les «garçonnes» à la terrasse d'un café parisien.



Le comité féminin de la Croi-Rouge de New-York qui a recueilli 500 millions

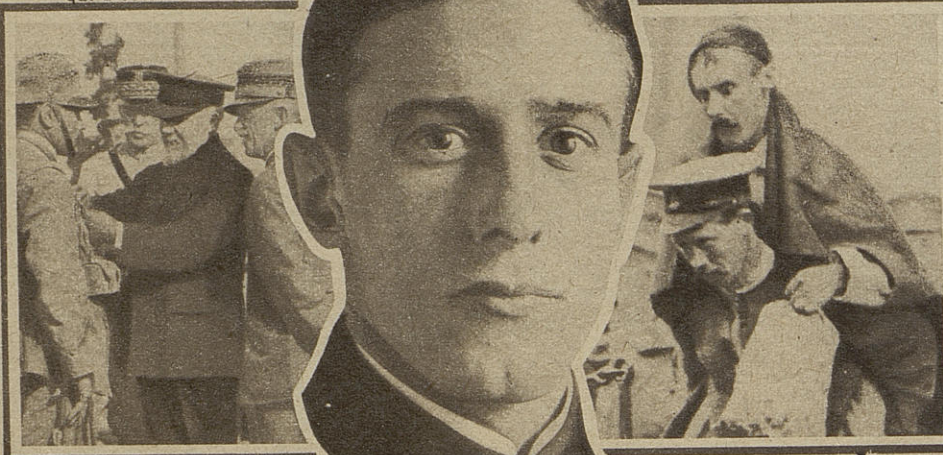
pour le fonds de guerre [Mme William-Kornelius Vanderbilt (1) et Mrs Harriman (2)].



Miss Helen Taft, fille de l'ex-président, aux champs.



Le duc de Luynes, capitaine, promu chevalier de la Légion d'honneur.



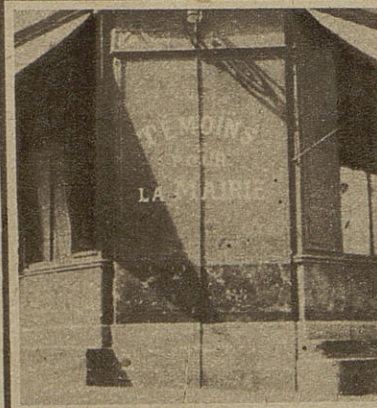
M. Poincaré décore un soldat sur le front italien.

Un blessé anglais de Saint-Julien arrivant à Douvres.

Sergent aviateur Loste cité au communique.



Le buste de Denis de Commercy élevé par les poilus R. A. T. dans la Meuse.



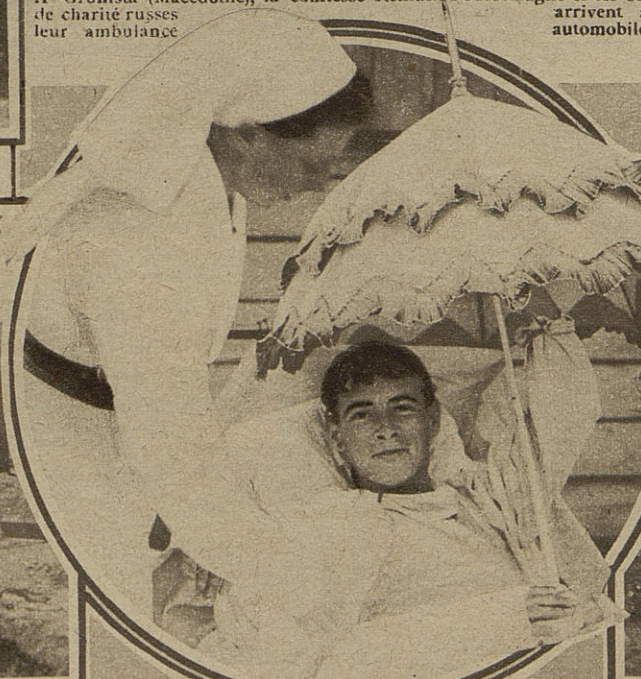
Au Mans : un « magasin » de témoins patentés pour les actes d'état civil près de la mairie.



A Grunista (Macédoine), la comtesse Reinach-Foussemagne et les sœurs de charité russes arrivent avec leur ambulance.



A Ch..., dans l'Oise, des soldats recherchent un trésor enfoui sous les décombres d'une maison bombardée.



Dans un hôpital à l'arrière-front des Flandres : le bain de soleil du tommy blessé sur la plage.



A Grunista (Macédoine), le général serbe Vassitch visite une ambulance anglaise.



Près de Verdun, les «équarisseurs» régimentaires dépouillent de sa peau un cheval tué : le cuir est si cher!

## L'ARMURE QUI CRAQUE



L'armure occidentale de l'Austro-Allemagne continue à craquer : la pression autour de Lens s'est faite de jour en jour plus étroite et les Canadiens ont emporté le Crassier-Vert dans un élan farouche, sous des feux croisés. Dans les Flandres, en Artois, dans l'Aisne, l'avance britannique se poursuit méthodiquement, implacable, sûre.

Les Tommies s'assurent partout des têtes de pont et leurs pontonniers travaillant sous le feu de l'ennemi, jettent sur les rivières de solides passerelles qui vont permettre à la « misérable petite armée » du maréchal French, devenue l'invincible armée du maréchal Haig, de délivrer bientôt les Flandres de la souillure de l'ennemi.

*J'ai vu.*

EN FLANDRE : LE MARTELAGE DES POSITIONS ALLEMANDES PAR LES ANGLAIS



Ces deux intéressantes photographies ont été prises par un de ces prestigieux aviateurs qui ont reconnu les défenses ennemies lors de la deuxième offensive anglaise dans les Flandres. Le cliché I, pris à 180 mètres de haut, donne le détail des lignes de boyaux boule-

versés par le bombardement; les trous d'obus sont remplis d'eau et on distingue nettement une passerelle destinée à faciliter le passage des soldats. Le cliché II donne l'ensemble d'un terrain ayant subi un martelage prolongé avant le déclenchement d'une attaque.